



KALEO FILMS présente

J'AVANCERAI VERS TOI AVEC LES YEUX D'UN SOURD

un film de Laetitia CARTON

2015 - FRANCE - 1H45 MIN - NUMÉRIQUE - COULEUR - 1.77 - SON 5.1
VISA 132 894

SORTIE NATIONALE LE 20 JANVIER 2016

MATÉRIEL PRESSE DISPONIBLE SUR
WWW.EPICENTREFILMS.COM

DISTRIBUTION
EPICENTRE FILMS
DANIEL CHABANNES
55, RUE DE LA MARE 75020 PARIS
TÉL : 01 43 49 03 03
INFO@EPICENTREFILMS.COM

PRESSE
CINÉ-SUD PROMOTION
CLAIRE VIROULAUD
ASSISTÉE DE MATHILDE CELLIER
TÉL : 01 44 54 54 77
CLAIRE@CINESUDPROMOTION.COM
WWW.CINESUDPROMOTION.COM

SYNOPSIS

Ce film est adressé à mon ami Vincent, mort il y a dix ans. Vincent était Sourd. Il m'avait initiée à la langue des signes. Je lui donne aujourd'hui des nouvelles de son pays, ce monde inconnu et fascinant, celui d'un peuple qui lutte pour défendre sa culture et son identité.



ENTRETIEN AVEC LAETITIA CARTON

Narratrice de votre propre film, vous décrivez dans *J'avancerai vers toi avec les yeux d'un Sourd*, le monde des Sourds comme un autre pays, auquel on accède par des passages secrets.

C'est un monde parallèle en effet, régi par une langue et une culture différentes. Les Sourds sont parmi nous et on ne les voit pas, on ne les connaît pas. Il existe, par rapport à la surdité, un déni fort qui m'interpelle beaucoup.

Sourd et homosexuel, Vincent, votre ami défunt dont vous faites le portrait en creux, se trouvait-il doublement ostracis  ?

Vincent me disait toujours qu'il était facile pour lui d'assumer son homosexualité parce qu'il était habit   être diff rent des autres, du fait de sa surdité. Mais je pense que ce n'était pas si simple car il l'a assumée tardivement. L'histoire de Vincent est celle de beaucoup de sourds, qui ont subi une éducation oraliste, avec un déni de leur surdité, qui en ont souffert, puis qui découvrent sur le tard la langue des signes et la culture sourde, et basculent dans ce monde. Pour mon film, je me suis intéressée aux Sourds-Signeurs, ceux qui ont pu accéder à la langue des signes et qui sont bien dans leurs baskets. Pour moi, ce sont eux qui sont sous-représentés au cinéma et à qui j'avais vraiment envie de donner la parole.



Diriez-vous que *J'avancerai vers toi avec les yeux d'un Sourd* est un film militant ?

Je dirais qu'il l'était il y a neuf ans, au stade de l'écriture avant que je prenne le recul nécessaire. J'étais animée par la colère, un sentiment d'injustice face à tout ce que vivaient les Sourds. Aujourd'hui pour moi c'est un film politique. Eminemment politique. Si par « militant », on entend défendre une cause, je sais effectivement d'où je parle et mon point de vue est très clair. Je pense qu'il faut d'abord enseigner la langue des signes, même si beaucoup de parents ne sont pas d'accord et font le choix de l'oralisation. Je vois le résultat : les adultes Sourds qui ont reçu une éducation bilingue depuis l'enfance ne sont pas handicapés, ils ont juste une culture différente. Ils sont centrés, clairs dans leur identité, épanouis. Vincent ne savait pas qui il était. C'était son problème. Les sourds sont tous en quête d'identité. S'ils n'ont pas eu de modèles étant gamins, c'est très dur pour eux.

On trouvait déjà dans votre documentaire *Edmond*, un portrait de Baudoin, une grande attention aux gestes mais aussi à la graphie et à la chorégraphie. Du trait aux signes, voyez-vous des correspondances avec votre nouveau film ?

Le lien, c'est la danse. Je danse depuis que j'ai cinq ans mais j'ai dû arrêter à 23 ans ; j'étais aux Beaux-Arts en même temps, il m'a fallu choisir. Je prépare d'ailleurs un film sur les bals traditionnels. Ce qui me fascine dans la langue des signes, c'est le mouvement, le geste et l'émotion qu'elle me procure. Cependant, je me suis surtout laissée déborder par le combat des Sourds et leur difficulté à vivre parmi nous, même si la langue me fait toujours de l'effet, notamment quand je suis en présence d'un chant-signé.

Vous adoptez une forme épistolaire qui s'inscrit dans une longue tradition cinématographique et littéraire. Pourquoi ce choix ?

J'aime beaucoup l'adresse au spectateur qui me permet de partager ce qui me bouleverse et m'habite. J'ai toujours adoré les formes épistolaires. Dans mon premier film, *D'un chagrin j'ai fait un repos*, je m'adressais à la fois à moi-même et au spectateur. Dans *La Pieuvre*, je disais « je » et non pas « tu ». C'est une forme assez naturelle pour moi et qui renvoie à tout un pan de ma vie, dédiée à la correspondance. Adolescente, je passais mes soirées à écrire des lettres à différents correspondants à travers le monde. Cette forme épistolaire est un moyen de raconter une histoire. L'expérience que je partage avec les Sourds depuis dix ans est mon histoire.

Votre goût pour le portrait et l'autobiographie s'exprime film après film. Pourquoi êtes-vous attirée par cette forme ?

Probablement parce que c'est le cinéma que j'affectionne. J'aime les paroles d'auteur et le « je » au cinéma. Il me semble que c'est en passant par le « je » et par l'intimité qu'on touche à l'universel. Ce goût me vient également de mon cursus aux Beaux-Arts où l'on apprend à aller chercher ce qui nous meut et nous traverse. Les œuvres de cinéastes qui parlent à la première personne, comme celles de Johan van der Keuken, m'ont toujours touchée.

Ce film devait initialement être co-réalisé avec votre ami Vincent. Quelle en est la genèse ?

Un soir, nous sortions d'une pièce de théâtre avec Vincent et on a discuté pendant trois heures sur le quai du métro. Il ne s'était jamais livré comme ça. Et à l'issue de cette discussion, j'ai détesté me sentir impuissante face à sa situation injuste. C'était en 2003 et Vincent est mort en avril 2004. Sous le choc, mes cheveux ont bruni d'un coup. Quinze jours après j'ai rédigé les premières lignes de ce film pour entrer à l'école documentaire de Lussas, où ensuite pendant un an j'ai travaillé à son écriture, avec l'envie de faire ce film qu'on avait imaginé à deux. J'ai commencé à tourner en 2007 en filmant des événements qui n'allaient pas se représenter. On peinait à trouver des financements. Entre temps, j'ai réalisé *La Pieuvre* et *Edmond*. Puis tout s'est débloqué. On a eu l'avance sur recettes du CNC. Mais je sais que ce temps de maturation était nécessaire.



Tourné sur dix ans, le montage n'a-t-il pas été trop épineux ?

J'avais plus de 200 heures de rushes et je cherchais quelqu'un de généreux et expérimenté pour monter le film. Et j'ai rencontré Rodolphe Molla qui avait travaillé sur *Examen d'état* et *Révolution Zendj*. Il est davantage dans la sensation que dans l'intellectualisation des images. Je savais que le montage serait difficile car c'est un film choral qui comporte une multitude d'histoires. Il me fallait un sacré tricoteur ! On a assemblé dix à onze tresses et il ne fallait jamais perdre un fil.

Le passage du temps dans votre film permet d'enregistrer l'évolution de la technologie mais aussi les transformations physiques de vos personnages. On voit les enfants grandir et le numérique supplanter l'argentique. Etait-ce votre projet d'inscrire votre film dans la coupe du temps ?

Je voulais à tout prix filmer les enfants dans les classes bilingues. C'était au cœur du film. On les voit s'épanouir dans cette langue. Ils sont différents de ceux qu'on croise dans *Le Pays des sourds* de Nicolas Philibert qui répètent à longueur de journée des syllabes, avec un casque sur les oreilles. Certes, ils arrivent à parler mais à quel prix ! Quand j'ai commencé, je filmais tout toute seule avec une petite caméra. A la fin du film, il y avait plus d'argent, le matériel a évolué, j'ai pu louer des caméras et faire appel à une chef-op et un ingénieur du son pour certaines séquences. Mais j'aime vraiment filmer moi-même, ça change le rapport aux gens.



La caméra établit un rapport de proximité physique aux gens. Etait-ce votre volonté de capter au plus près les affects ?

J'essaie toujours d'être à la même distance des gens dans mes films que dans la vie. Je suis dans l'espace de la discussion tout le temps. Je veux transmettre ce que je partage avec mes interlocuteurs, recréer les conditions qui pourraient faire presque croire qu'il n'y a pas de caméra. Même si on ne l'oublie jamais.

Cette notion de distance est également contenue dans votre titre, avec cette idée de l'abolir pour approcher l'autre...

Le titre du film vient des paroles d'une chanson de Richard Desjardins, un auteur-compositeur, interprète et cinéaste québécois. Le morceau s'intitule *Quand j'aime une fois, j'aime pour toujours*. Au tout début de l'écriture, le film s'appelait *Juste Avec les yeux d'un sourd* mais la phrase, qui n'avait cessé de tourner dans ma tête depuis l'école de Lussas, m'est revenue dans son intégralité. Elle parle en effet de cette distance.

L'un de vos personnages s'indigne qu'on lui ait imposé la méthode oraliste et n'hésite pas à parler de manipulation. Le rejoignez-vous dans cette idée que l'oralisation est une forme de violence ?

Oui, c'est une forme d'oppression d'un peuple qui « parle » une langue minoritaire. Mon film peut être violent pour les parents qui ont choisi la méthode orale pour leurs enfants. Je ne suis pas contre l'implant et l'appareillage, du moment que c'est un choix de l'enfant ou de l'adulte mais surtout qu'il a reçu la langue des signes avant tout. Mais, quand j'entends

mes amis Sourds parler de l'oralisme, c'est limite de la torture pour moi. Le poids de la norme pèse sur les Sourds mais c'est une richesse pour eux d'avoir réussi à transcender leur handicap pour en faire une culture ! Je ne comprends pas qu'on le nie. Les marcheurs que l'on voit dans mon film disaient qu'il fallait que la langue des signes soit inscrite dans la Constitution. Je leur rétorquais qu'on s'en moquait car elle existe de fait. Il vaut mieux se battre pour la création d'écoles bilingues. C'est ce que dit Stéphane à la fin du film : tant que tu restes dans la peau d'une victime, les choses n'avancent pas.

Comme Emmanuelle Laborit, que l'on voit s'exprimer à la radio dans votre film, faites-vous le constat d'une dégradation de la condition des Sourds, plus particulièrement pour les jeunes générations ?

Avant, les enfants étaient placés en institutions, dans l'idéologie oraliste, mais ils étaient ensemble, entre sourds. Les cours de récréation ont été des espaces de transmission de la langue des signes. Depuis l'arrivée de l'implant cochléaire et la loi de 2005 sur le handicap, on propose aux parents l'intégration scolaire pour leurs enfants. Autrement dit, qu'ils évoluent dans une classe avec des entendants où ils sont inévitablement isolés. Du coup, ils ne rencontrent pas leurs pairs et la langue ne se transmet plus. Ils sont complètement perdus. Oui, je trouve qu'il y a une régression. Les entendants ont droit à la langue des signes au Bac et les sourds n'ont toujours pas accès à des écoles bilingues. On marche sur la tête !

D'après vous, d'où vient la difficulté à organiser des actions et une parole collectives pour transmettre la culture des sourds ?

Les sourds n'ont pas les outils. On compte 80% d'illettrés parmi eux. Sans compter les batailles d'egos. On est en mal d'actions et de combat collectif. Il faut inventer de nouvelles formes de lutte.

Comment avez-vous rencontré la chanteuse Camille ?

C'est ma chanteuse préférée ! Je savais qu'elle était elle aussi fascinée par la langue des signes, qu'elle utilise quelquefois sur scène. Quand j'ai eu l'avance sur recettes, je l'ai contactée. Elle a tout de suite accepté de participer au film. Je savais que Camille apporterait cette émotion que je recherchais.



Vous refermez votre film sur l'une de ses chansons qui a trait à la naissance. Dans la séquence qui précède, vous exhumez des images d'archives qui montrent Vincent avec sa troupe de théâtre. Pourquoi avoir choisi de clore votre film sur cette séquence-là ?

La naissance et la mort sont pour moi imbriquées. C'est un passage dans les deux cas. S'agissant de Vincent, il y avait quelque chose d'assez mystique. C'est cette idée qu'on naît plusieurs fois et que l'acte de création est une renaissance perpétuelle. Je ne pouvais montrer Vincent qu'à la toute fin de mon film. Je suis tombée sur ces images d'archives récemment. Je les ai récupérées grâce à une cinéaste qui avait réalisé un film sur cet atelier théâtral. Si toutefois mon documentaire se termine avec Camille, c'est parce que je voulais une fin ouverte et très lumineuse. Vincent est mort mais cette fin permet d'aller jusqu'au bout de ce que l'on avait rêvé ensemble. Elle le fait revivre.

UN PEU D'HISTOIRE..

Dans l'Antiquité, l'intelligence est étroitement liée à la parole. Aristote considère que quelqu'un qui ne parle pas, ne peut pas penser. Les sourds, isolés, ne peuvent enrichir leurs langues signées et doivent se contenter d'une gestuelle simpliste.

A partir du 16ème siècle, des peintres sourds tels que Navarette ou Pin-turicchio sont reconnus. En Espagne, des enfants sourds issus de la noblesse ont accès à l'instruction, à travers l'alphabet manuel ou l'apprentissage de la parole.

L'abbé de l'Épée est, en 1760, le premier entendant connu à s'intéresser aux modes de communication des « sourds-muets ». En observant un couple de jumelles sourdes communiquer entre elles par gestes, il découvre l'existence d'une langue des signes. Il décide de s'appuyer sur cette langue pour instruire les enfants sourds.

Il ouvre une véritable école pour sourds qui deviendra l'Institut national des jeunes sourds, aujourd'hui Institut Saint-Jacques, à Paris.

L'abbé de l'Épée est aujourd'hui connu des Sourds dans le monde entier. Dans la même période, le courant « oraliste » s'amplifie. Les « oralistes » pensent que les sourds doivent apprendre à parler pour s'intégrer dans la société. Le congrès de Milan en 1880 décrète : « que la méthode orale pure doit être préférée ».

Trois raisons sont invoquées :

la Langue des Signes n'est pas une vraie langue,

elle ne permet pas de parler de Dieu,

les signes empêchent les sourds de bien respirer et favorisent donc la tuberculose.

Cette « préférence » a des conséquences dramatiques pour les sourds : pendant 100 ans la langue des signes est proscrite, méprisée et marginalisée aux seules associations de sourds. Dans les instituts de sourds, les élèves signent en cachette. La langue des signes s'appauvrit alors.

Durant les années 1980, se produit ce que les sourds appellent le « réveil sourd ».

La langue des signes commence à reconquérir ses lettres de noblesse avec le linguiste William Stokoe qui l'étudie comme une véritable langue. Des chercheurs en linguistique et en sociologie tels que Christian Cuxac et Bernard Mottez poursuivent ce travail et mettent en avant la culture sourde qui y est rattachée.

Par ailleurs, un travail culturel est mené par Jean Gremion (écrivain, journaliste et metteur en scène) et Alfredo Corrado (un artiste sourd américain). Ils créent en 1976, l'International Visual Theatre (IVT). Dès lors, ils travaillent à la requalification de la langue des signes.

En parallèle, une réflexion est menée sur l'enseignement auprès des élèves sourds. La philosophie bilingue Langue des Signes Française (LSF) / Français commence à germer dans les esprits. En 1980 est créée l'association « 2 Langues pour une Education ». Elle met en place des « stages d'été pour les parents ». Ces stages rassemblent des parents d'enfants sourds, des sourds, des interprètes. Ils œuvrent ensemble à la création des premières classes bilingues dans un contexte législatif et sociologique difficile.

Dans les années 90, les sourds et la LSF commencent à avoir une renommée dans le grand public. Les films, le théâtre et l'engagement de plusieurs associations dans la sensibilisation pour la culture sourde, permet une meilleure reconnaissance des droits des sourds. Emmanuelle Laborit, comédienne sourde, reçoit en 1993, le Molière de la révélation théâtrale. Dans le même temps, le métier d'interprète en LSF/français se professionnalise et est validé par un diplôme.

En 1988, 2LPE Centre Ouest, à Poitiers, œuvre pour la mise en place de classes bilingues, la promotion et la reconnaissance la Langue des Signes comme langue à part entière.

Progressivement les mentalités et les représentations évoluent.

Les combats menés depuis 25 ans pour la reconnaissance de la langue des signes commencent à porter leurs fruits : la Loi du 11 février 2005 reconnaît la LSF comme « langue à part entière ».

En 2008, la LSF devient une option pour le Bac, comme n'importe quelle autre langue. En 2010, le CAPES de LSF est créé.

En 2012, c'est l'année du 300ème anniversaire de la naissance de l'Abbé de l'Épée. De multiples hommages lui ont été rendus par les Sourds.

Malgré toutes ces avancées, la place des Sourds dans la société est encore difficile à trouver :

95 % des enfants sourds naissent dans des familles d'entendants et vont être pris en charge de façon précoce par le milieu médical centré sur la « réparation » des enfants, comme s'ils étaient « cassés » ou « abîmés », leur vision réduisant ces enfants à des déficients.

Dans le système scolaire, seuls 5 % des enfants sourds reçoivent un enseignement en Langue des Signes. La France dénombre seulement 13 classes qui permettent aux enfants sourds de suivre une scolarité en LSF de la maternelle au CM2, 4 collèges et 4 lycées. Ces chiffres expliquent le taux encore beaucoup trop important d'illettrisme au sein de la communauté sourde: 80%.

Avec son film, Laetitia Carton nous fait découvrir un peuple uni autour d'une langue, en lutte contre une société incapable de percevoir la surdité autrement que sous l'angle du handicap.



BIO-FILMOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE

Laetitia Carton est née en 1974 à Vichy.

Elle vit et travaille à Faux-La-Montagne sur le plateau de Millevaches.

Après des études aux Beaux-Arts de Clermont-Ferrand, elle expose son travail dans des lieux d'art contemporain dès sa sortie de l'école. Puis elle fait un post-diplôme à l'école d'art de Lyon. C'est là, avec Jean Pierre Rhem, son «tuteur», qu'elle rencontre le documentaire de création. Elle décide alors de prendre un autre chemin et fait un Master de réalisation documentaire à Lussas.

Son film de fin d'études, D'un chagrin j'ai fait un repos, a été sélectionné et primé dans plusieurs festivals à travers le monde.

En 2009, elle réalise un premier documentaire de 90' pour la télévision, La Pieuvre, sur une maladie génétique neuro-dégénérative qui décime sa famille, la maladie de Huntington. Il est sélectionné au FIPA 2010, à Leipzig, à Tubingen.

Edmond, un portrait de Baudoin, son premier long-métrage documentaire pour le cinéma, a obtenu le Grand Prix du festival « Traces de Vies » à Clermont-Ferrand en 2014. Ce portrait intime du dessinateur Baudoin, l'auteur de Piero, est sorti en salles le 30 septembre 2015.

J'avancerai vers toi avec les yeux d'un Sourd est son deuxième long-métrage.

FICHE TECHNIQUE

Réalisation..... **Laetitia Carton**
Image..... **Gertrude Baillot, Laetitia Carton, Pascale Marin**
Son..... **Nicolas Joly, Jean Mallet**
Musique..... **Camille**
Montage..... **Rodolphe Molla**
Production..... **Olivier Charvet et Sophie Germain**
Coproduction..... **Gabriel Chabanier**
Une production **Kaléo Films** – en coproduction avec Le Miroir, avec la participation du Centre National du Cinéma et de l'Image Animée et le soutien de la Région Limousin, la Région Midi-Pyrénées, la Région Auvergne, en partenariat avec le CNC. En association avec Indéfilms 2, avec le soutien du programme MEDIA de l'Union Européenne, de la Procirep et de l'Angoa, et l'aide à l'écriture de Ciclic - Région Centre-Val de Loire

Distribution..... **Epicentre Films**
Ventes Internationales..... **Doc & Film**

FESTIVALS

Lussas - Etats Généraux du film documentaire
Gingou - Rencontres cinéma
Douarnenez - Festival du film
Clermont-Ferrand - Festival Traces de vie
Albi- Festival du Film Francophone « Les Oeillades »

